

REMERCIEMENTS

Cette communication étant terminée, l'élève souhaite rajouter quelques mots... Voilà plusieurs années, cinq exactement, que vous guidez mes pas peu assurés dans le chemin de l'histoire de la médecine et des maladies. Madame, je vous dois infiniment. Vous apportez à vos élèves la rigueur, l'ouverture d'esprit, l'élévation des connaissances. Vous regardez plus loin et plus haut que nous. C'est un énorme enseignement que d'être avec vous et d'apprendre avec vous. Hors cet apprentissage, je me dois de témoigner ici de votre gentillesse, de votre complète disponibilité et de nos très forts liens d'amitié. Avec toute mon affection, je vous remercie et je vous embrasse.

BIBLIOGRAPHIE

- CHARLIER P. - "La mortalité infantile : données paléopathologiques", in GOUREVITCH D. (Dir.), *Maternité et petite enfance dans l'Antiquité romaine*, Catalogue de l'exposition, Muséum d'Histoire Naturelle de Bourges, 2003, p. 98-101.
- CHARLIER P. - "Les maladies infantiles : cas paléopathologiques en Gaule romaine", in GOUREVITCH D. (Dir.), *Maternité et petite enfance dans l'Antiquité romaine*, Catalogue de l'exposition, Muséum d'Histoire Naturelle de Bourges, 2003, p. 184-188.
- GOUREVITCH D. - *I giovani pazienti di Galeno. Per una patocenosi dell'impero romano*. Roma-Bari, Edizioni Laterza, Lezioni italiane 20, 2001, pp 21-22.
- GRMEK M.D. - *Les maladies à l'aube de la civilisation occidentale*. Paris, Payot, 1983, p 169-170.
- MAKLER P.T., - "New information on nutrition in ancient Greece", *Klio*, 1980, 62, p. 317-319.
- NAOUMIS A. - *La lithiase urinaire chez l'enfant*. Thèse de doctorat en médecine, Montpellier, 1985.
- PRIEN E.L. - "The riddle of urinary stone disease", *JAMA*, 1971, 216, p. 503-507.
- STEINBOCK R.T. - "Studies in ancient calcified soft tissues and organic concretions. II. Urolithiasis (Renal and urinary bladder stone disease)", *Journal of Paleopathology*, 1989, 3 (1), p. 39-59.
- VAN REEN R. (dir) - *Idiopathic urinary bladder stone disease*, Washington, 1977.

## La Rome du Haut-Empire : deux siècles d'hypocondriaques ?

par Frédéric LE BLAY

Les deux premiers siècles de l'ère chrétienne, période que les historiens de Rome désignent traditionnellement sous l'appellation de Haut-Empire, ont été marqués par un phénomène littéraire qui n'a pas manqué d'intriguer historiens et commentateurs, notamment dans le monde anglophone. C'est ce phénomène dont je tracerai aujourd'hui les grandes lignes, parce qu'il intéresse certes mes travaux et ma réflexion personnelle, mais surtout parce que votre contribution à cette question, chère maître, s'avère essentielle.

Commençons donc par la présentation des symptômes, avant d'en venir au diagnostic. Dans son étude magistrale consacrée au siècle de Marc Aurèle (1), E. R. Dodds crut pouvoir caractériser l'époque de l'empereur stoïcien comme un âge dominé par l'angoisse et l'anxiété intérieure. Il en décelait les symptômes dans les spéculations gnostiques, le développement des religions orientales – religions du salut – ou le mysticisme qui devait aboutir, au siècle suivant, à l'œuvre de Plotin. Il appuyait surtout sa démonstration sur l'observation de faits littéraires jusque-là inconnus. Une autre étude fondamentale, celle de G. W. Bowersock (2), développait une thèse comparable en découvrant chez les auteurs du II<sup>ème</sup> siècle une forte tendance à l'hypocondrie ; en cette période d'hypersensibilité, on se préoccuperait d'une manière presque morbide des problèmes de santé. Il est vrai que la maladie et la souffrance physique semblent envahir les écrits

contemporains. Le grec Aelius Aristide, auteur des *Discours sacrés* (3), serait évidemment l'exemple typique de cette attitude. Dans une sorte de "journal" de maladie et de cure, il offre en "trois cent mille lignes", selon son expression, le compte rendu de l'évolution multiforme de sa maladie et de ses relations très privilégiées avec le dieu guérisseur Asclépios. Si bien que l'auteur constitue un "cas" passionnant pour l'historien de la médecine comme pour le psychologue. Il existe également un "cas" Marc Aurèle, dont on reconnaît un premier symptôme dans l'abondante correspondance que l'empereur échangea avec son précepteur et ami Fronton (4). Le livre V de ce dialogue épistolaire est presque entièrement consacré à des questions de santé, dans le ressassement desquelles les auteurs semblent éprouver un certain plaisir. Ces échanges à la tonalité morbide, tonalité que l'on retrouve très nettement dans le pessimisme de certaines des *Pensées* du même auteur, apparaît comme un fait nouveau dans l'histoire de la littérature. Marc Aurèle suit sans doute en cela la voie ouverte par un autre stoïcien fameux, Sénèque, qui, dans ses *Lettres à Lucilius*, avait consenti à se peindre sans complaisance, à entretenir son correspondant des maux de la vieillesse et des affres d'une santé capricieuse. Les vicissitudes du corps, celles de l'âme parfois, sont l'aliment quotidien de la méditation philosophique d'un homme qui, arrivé à la fin de sa vie, semble avoir voulu dresser un bilan. En Sénèque, nous trouvons déjà l'exemple d'un individu obsédé par la maladie (5). Il existe donc également, dans l'histoire, un "cas" Sénèque. C. Favet, dans un article publié en 1947 (6), allait jusqu'à déceler chez lui une névrose existentielle. On peut se prémunir contre les risques d'un psychologisme facile et envahissant, mais les faits en apparence sont là. Enfin, Galien lui-même n'hésite jamais à entretenir son lecteur des aléas de sa santé ; le médecin de Pergame se prend comme premier objet d'étude ; il est le premier de ses patients, il se fait médecin de lui-même, comme vous l'aviez montré, Madame, dans un article co-signé avec M. D. Grmek (7). La dimension autobiographique de l'œuvre de Galien ajoute en effet à sa valeur de témoignage. Ces quelques "cas" transmis par la littérature ne furent sans doute pas isolés et leur écriture est peut-être le reflet d'une mentalité collective, d'une atmosphère générale caractéristique de leur temps. Mais il est peut-être dangereux de chercher à tirer des conclusions générales à partir de cas particuliers, aussi brillants soient-ils.

L'historien des mentalités doit pouvoir expliquer l'esprit du temps par le contexte. Dans le cas qui nous intéresse, des parallèles historiques peuvent être dressés. Si l'on en juge par la littérature, le XVI<sup>ème</sup> siècle européen a lui aussi été un siècle d'hypocondriaques : Montaigne, Érasme, pour ne citer que les plus illustres parmi les auteurs ayant écrit sur eux-mêmes, ont eux aussi laissé s'exprimer les souffrances d'un corps par trop pesant. En vérité, la maladie et la vieillesse occupent une place de choix dans l'esprit de l'homme de la Renaissance. Qu'y a-t-il cependant de commun entre les deux époques ? Peu de choses, à vrai dire. On pourrait être tenté de voir dans le fait littéraire l'indication d'une sensibilité accrue à l'égard de la maladie. Peut-être faut-il distinguer, dans l'histoire des hommes, des périodes où la prise en compte du corps et de sa santé serait plus appuyée ? Ces périodes pourraient correspondre à une présence plus forte de la mort et de la maladie, sous l'action de fléaux et d'épidémies ravageurs. Très près de nous, la littérature des années 80, encore plus celle des années 90, se distingue par l'inflation des motifs charnels et morbides ; on a assisté à une véritable médicalisation de l'écriture. Parmi les hypothèses probables susceptibles de rendre compte de ce phénomène, le drame du sida joue assurément un rôle de premier plan. Le syndrome de cette maladie occupe lui-même une place prépondérante dans la littérature de ces années. On sait

aujourd'hui que le siècle de Marc Aurèle eut à subir une terrible "peste" qui pourrait expliquer l'angoisse des contemporains. Reprenant le concept de pathocénose, introduit par M. D. Grmek, vous avez vous-même, Madame, contribué à mettre en lumière cette crise, cette rupture profonde que peut provoquer, à une époque donnée, l'apparition et le développement d'une épidémie foudroyante. Je pense en particulier à votre article de synthèse publié tout récemment (8). Pour autant, malgré la réalité du traumatisme, nous ne trouvons pas en cette "peste" du II<sup>ème</sup> siècle une raison suffisante. L'hypocondrie littéraire dont il est question se manifeste bien avant l'apparition de l'épidémie. En outre, les mondes grec et romain, fort violents, ont toujours été marqués par l'omniprésence de la mort. Sur ce plan, ni le I<sup>er</sup> ni le II<sup>ème</sup> siècle ne peuvent faire figure d'exception. La raison est ailleurs : elle est d'ordre philosophique et littéraire. Je dirais même que l'hypocondrie est d'abord un fait littéraire.

Les Anciens n'ont pas connu l'autobiographie : lorsque l'on est Grec ou Romain et que l'on écrit, on ne parle pas de soi. Aux modernes que nous sommes, rien ne semble plus naturel que la littérature personnelle, la littérature du moi. Et si l'on est un romantique, on ne conçoit la littérature que sous cet angle. Il n'en va pas de même dans la culture antique. Les deux premiers siècles de l'époque impériale ont vu émerger, peu à peu, une forme encore jusque-là inouïe de discours : ils ont peu à peu inventé l'autobiographie (9). Ces auteurs qui parlent autant de leurs maux sont les premiers à avoir fait d'eux-mêmes le sujet d'un écrit. Les philosophies issues du monde hellénistique et acclimatées dans le monde romain, c'est-à-dire l'Épicurisme et le Stoïcisme, n'ont pas peu contribué à faire émerger l'individu comme objet littéraire et philosophique. Quant à la douleur physique, elle joue au sein de l'enseignement des sages le rôle d'une pierre de touche universelle. J'ai montré dans un article publié cette année que la question de la douleur avait bien plus intéressé les philosophes que les médecins, que les philosophes en avaient bien mieux parlé que les médecins (10). Quant au XVI<sup>ème</sup> siècle que j'évoquai à l'instant, il est aussi l'époque où le genre autobiographique, tel que nous le connaissons, fait son apparition dans la culture occidentale. C'est d'ailleurs à un grand médecin humaniste, Jérôme Cardan, que l'on doit la première autobiographie de l'histoire (11). Rien d'étonnant donc à ce que, au moment où l'autobiographie fait son apparition en littérature, la maladie, la souffrance, l'angoisse de la mort fassent entendre leur voix. Si l'on considère en outre que ces récits de vie sont souvent le fait d'hommes ayant atteint un âge assez avancé, ce qu'elles nous donnent à lire n'est pas tant à mettre sur le compte d'une quelconque hypocondrie que sur celui de la fatalité naturelle. Rien de plus normal à ce qu'un vieillard nous entretienne de la dégénérescence de son corps. C'est le contraire qui serait étonnant !

Je terminerai ce court exposé sur un dernier point. Ce que j'appelle la médicalisation du discours, c'est-à-dire l'irruption d'un corps autopsié et disséqué par l'écriture, n'est *a priori* possible que dans une société où l'homme de l'Art, le médecin, occupe un rang éminent, dans une société où le savoir médical vulgarisé constitue le bagage de toute personne distinguée. Tel est le cas de la Rome impériale. Auprès des contemporains de Galien, médecine et philosophie se disputent la légitimité en matière de discours sur l'Homme ; l'œuvre de Galien est le témoignage le plus éclatant de cette concurrence des savoirs. Le XVI<sup>ème</sup> siècle a été celui des grands médecins humanistes. Un siècle plus tard en revanche, les praticiens seront ridiculisés par Molière, ainsi que leurs malades imaginaires. Coïncidence, le Grand siècle est l'époque des moralistes qui s'évertuent à congédier le moi et l'amour-propre. Posons-nous la question pour notre époque ; considérons la place qu'y occupe le discours médical ainsi que la vulgarisation médicale, et demandons-nous si notre littérature ou notre cinéma ne sont pas eux aussi le reflet de

l'esprit du temps. Quoi qu'il en soit, et ceci sera ma conclusion, dès lors que j'accepte de parler de moi, je suis un hypochondriaque en puissance.

NOTES

- (1) *Pagan and Christian in an Age of Anxiety. Some Aspects of Religious Experience from Marcus Aurelius to Constantine*, Cambridge University Press, London-New York, 1965 (*Paiens et chrétiens dans un âge d'angoisse. Aspects de l'expérience religieuse de Marc Aurèle à Constantin*, trad. française par H. D. Saffrey, Claix : La Pensée sauvage, Bibliothèque d'ethnopsychiatrie, Paris, 1980).
- (2) *Greek Sophists in the Roman Empire*, Clarendon Press, Oxford, 1969.
- (3) *Aelii Aristidis Smyrnaei quae supersunt omnia, vol. II orationes XVII-LIII continens*, ed. B. Keil, Weidmann Berlin 1898. Trad. française par H. Festugière, *Discours sacrés : rêve, religion, médecine au IIème siècle ap. J.-C.*, Macula, Paris, 1986.
- (4) *M. Cornelii Frontonis Epistulae*, ed. E. Hauler, Bibliotheca scriptorum Graecorum et Romanorum Teubneriana, Leipzig, 1954 (1988).
- (5) Cet aspect avait déjà été mis en avant par D. Gourevitch, "Le menu de l'homme libre. Recherches sur l'alimentation et la digestion dans les œuvres en prose de Sénèque le Philosophe", dans *Mélanges de philosophie, de littérature et d'histoire ancienne offerts à Pierre Boyancé*, Coll. de l'École Française de Rome, 22, Rome, 1974, p. 311-344.
- (6) "Le pessimisme de Sénèque", *Revue des Études Latines*, 25, p. 158-163.
- (7) "Medice, cura te ipsum. Les maladies de Galien", *Études de lettres, Revue de la faculté des Lettres, Université de Lausanne*, janvier-mars 1986, *Sciences et techniques à Rome*, p. 45-64.
- (8) "The Galenic Plague : a Breakdown of the Imperial Pathocenosis", *History and Philosophy of Life Sciences*, 27, 2005, p. 57-69.
- (9) Cf. BASLEZ M. F., HOFFMANN Ph, PERNOT L., *L'invention de l'autobiographie d'Hésiode à saint Augustin*, Actes du deuxième colloque de l'équipe de recherche sur l'hellénisme post-classique (Paris, École normale supérieure, 14-16 juin 1990), *Études de Littérature Ancienne*, 5, Presses de l'École normale supérieure, Paris, 1993.
- (10) "Penser la douleur dans l'Antiquité : enjeu médical ou enjeu philosophique ?" PROST F. et WILGAUX J., *Penser et représenter le corps dans l'Antiquité, Cahiers d'histoire du corps antique n° 1*, Presses Universitaires de Rennes, 2006, p. 79-92.
- (11) Cf. LE BLAY F., "Galien au miroir de Cardan", dans *La pensée scientifique de Girolamo Cardano*, Colloque international organisé par l'Université de Nantes et l'équipe de recherche "Modernité de l'Antique", 17-18 novembre 2005 (Actes à paraître dans les *Cahiers de l'Humanisme*, numéro spécial, Les Belles Lettres, Paris). Je montre dans cet article que Cardan, lorsqu'il raconte sa vie, s'inspire des passages autobiographiques de Galien.

## Grossesse et accouchement en Mésopotamie

par Julien WYPLOSZ \*

### Introduction

*L'histoire commence à Sumer* est le titre du beau livre de Noah Kramer (1). Ce titre frappant est de Jean Bottéro qui l'a traduit en français en 1957. En effet, pas d'écriture, pas d'histoire. C'est aux Mésopotamiens que l'humanité doit ce pas de géant. Le Tigre et l'Euphrate délimitent entre eux un pays que les Grecs ont appelé tout naturellement la Mésopotamie (fig. 1). C'est là que l'on a trouvé les plus anciens textes connus et déchiffrés. L'évènement se situe vers 3200 av. J.-C., soit il y a quelque 53 siècles. Une proto-écriture pictographique (2) donne naissance au sumérien, à l'akkadien et à l'élamite

\* 36, rue Liancourt, 75014 Paris.